

LES DEUX CLYTEMNESTRE DE MARGUERITE YOURCENAR

par Rémy POIGNAULT (Tours)

A quelque huit années d'intervalle, Marguerite Yourcenar emprunte deux fois au mythe grec le personnage de Clytemnestre, dans des œuvres d'importance, en 1935 ^[1] quand elle écrit *Feux*, avec "Clytemnestre ou le Crime", alors qu'elle se trouve en mer Noire puis à Athènes ^[2], sous le coup d'une "crise passionnelle" ^[3]; et en 1943, quand elle compose dans l'île des Monts-Déserts *Electre ou la Chute des masques*. Le déplacement du centre d'intérêt de Clytemnestre à Electre est déjà en soi révélateur, mais les modifications vont au-delà du simple changement de point de vue qui fait passer Clytemnestre du rang de protagoniste à celui de personnage secondaire; en effet elle est comme métamorphosée.

Nous voudrions faire entrevoir ici comment l'auteur se réapproprie dans les deux cas le mythe pour le rendre porteur de significations nouvelles, et mettre l'accent sur les différences qu'on peut observer entre les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar en les considérant dans leurs rapports avec leurs enfants, leur amant, leur mari. Mère, amante, épouse, telle nous semble être la trinité sous laquelle apparaissent tour à tour, voire conjointement, les deux personnages yourcenariens, puisque aussi bien, à la différence de la trilogie d'Eschyle, elle ne prend guère figure de reine remplie du désir de gouverner ^[4].

[1] *Feux*, "Préface", p. 9. Toutes nos références à *Feux* sont faites d'après l'édition Gallimard, Paris, 1974.

[2] "Chronologie", in *Œuvres romanesques*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1982, p. XIX.

[3] *Feux*, *ibid.*

[4] Sur le "caractère viril et dominateur" de Clytemnestre dans *Agamemnon* et *Les Choéphores*, cf., par exemple R. AELION, *Euripide héritier d'Eschyle*, II, Paris, 1983, pp. 269 sq. Sur le traitement du mythe d'Electre dans la littérature moderne on consultera, bien sûr, avec profit l'ouvrage de P. BRUNEL, *Le*

La mère

Dans *Feux*, Clytemnestre n'est en aucun cas une mère, la passion amoureuse estompant la maternité qui n'en est qu'une sorte de sous-produit. Si elle éprouve quelque satisfaction à se sentir grosse des œuvres d'Agamemnon :

Il m'était doux, alourdie par le poids de la semence humaine, de poser les mains sur mon ventre épais où levaient mes enfants (p.177),

c'est pour mieux exprimer son acceptation sans limite de sa condition de femme totalement vouée à son époux. Etre mère n'est pour elle qu'un mode de l'amour absolu. Ses enfants n'ont pour elle d'importance que par rapport à Agamemnon. Oreste – dont le nom propre, d'ailleurs, non plus que celui d'Iphigénie, n'est utilisé – n'est qu'un reflet de son père : lui qui, dans certaines versions de la légende, est présenté comme un être faible, se voit réduit ici à l'inconsistance, non plus en raison de ses propres insuffisances, mais à cause de la passion exclusive de sa mère pour Agamemnon :

mon fils m'a dénoncée au poste de police : mais mon fils, c'est encore son fantôme, c'est son spectre de chair (p. 189).

Le sacrifice d'Iphigénie, accepté, comme on sait, par Agamemnon pour permettre le départ de la flotte grecque vers Troie, est évoqué de manière allusive, ce qui à la fois supprime la distance entre le mythe et nous – la notion de sacrifice rituel étant trop éloignée de nos conceptions –, et minimise la responsabilité d'Agamemnon en nous faisant passer de l'épique au bourgeois :

Je l'ai laissé sacrifier l'avenir de nos enfants à ses ambitions d'homme : je n'ai même pas pleuré quand ma fille en est morte (p.176).^[5]

mythe d'Electre, Paris, 1971, 400 p. et sur la pièce de Marguerite Yourcenar, F. BONALI-FIQUET, "Destin et liberté dans *Electre ou la Chute des masques* de Marguerite Yourcenar", *Bulletin de la Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes*, n° 7, nov. 1990, pp. 99-108.

Les deux Clytemnestre de Marguerite Yourcenar

Dans les pièces antiques, le meurtre d'Iphigénie est un grief très important de Clytemnestre contre Agamemnon ^[6], même si là n'est pas l'essentiel, comme le reconnaît Clytemnestre dans l'*Electre* d'Euripide :

Je ressentis l'outrage, certes ; mais cependant mon cœur ne devint pas féroce, et je n'aurais pas tué pour cela mon époux ^[7].

Marguerite Yourcenar va bien au-delà car désormais l'amour absolu de Clytemnestre pour Agamemnon lui fait négliger la disparition d'Iphigénie. Il ne faudrait pas pour autant exagérer les sentiments maternels du personnage antique : ce qu'elle déplore dans la mort d'Iphigénie ce n'est pas tant le sort malheureux de sa fille que le tort qu'elle, sa mère, a subi dans cette perte ^[8]. Clytemnestre, dans le théâtre grec ne se dit mère que lorsqu'il s'agit de défendre ses droits de mère outragés par son époux ; dans *Feux*, au contraire, elle ne se sent mère qu'autant qu'elle peut ainsi témoigner sa passion à Agamemnon.

D'*Electre*, il n'est pas question dans *Feux*, comme si Clytemnestre n'avait jamais eu que deux enfants, une fille sacrifiée et un fils qui a dénoncé sa mère aux autorités. Nulle place ici pour une figure d'envergure autre que Clytemnestre, nulle place pour la vengeance de la fille quand les pleins feux sont concentrés sur la mère amoureuse. Il n'y aura donc pas de débat de justification entre Clytemnestre et *Electre*, comme chez Sophocle et Euripide ^[9] ou comme dans *Electre ou la Chute des masques* et il

[5] Dans *Electre ou la Chute des masques*, *Théâtre II*, p. 31, le sacrifice d'Iphigénie est évoqué avec un décalage encore plus grand par rapport au mythe, par *Electre*, qui entend disculper Agamemnon : "C'est parce que mon père avait maltraité sa fille aînée que ma mère a pris un amant, puis un couteau..."

[6] Cf. *infra*.

[7] V. 1030-1031. Nous donnerons dans cette étude pour l'*Electre* d'Euripide la traduction de L. Parmentier, *Les Belles Lettres*.

[8] Cf. l'analyse de R. AELION, *op. cit.*, pp. 279 sq. Sur le sacrifice d'Iphigénie, cf. aussi F. JOUAN, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens*, Paris, 1966, pp.259-298.

[9] G. RONNET, *Sophocle, poète tragique*, Paris, 1969, p. 210 note que l'affrontement entre Clytemnestre et *Electre* qu'on a chez Sophocle et Euripide